

orphelines, car la charité est de tous les cultes et la pitié est due à toutes les infortunes. Toutefois, je ne tardai pas à m'apercevoir, dans les entretiens que j'eus avec M^{me} d'Ebly, qu'elle n'approuvait pas entièrement cette manière de penser de ma part : elle me dit que parmi les protestants il y avait aussi beaucoup d'infortunes à soutenir, que celles-ci avaient tout particulièrement ses préférences, et que la chose lui semblait naturelle. Cependant, ajoutait-elle, je ne me refuse pas à m'occuper de Louise, et j'irai la voir.

Son opinion à cet égard me surprit, car M^{me} d'Ebly passait pour une femme extraordinairement religieuse, et lorsqu'à quelques jours de là je fus lui demander des nouvelles de Louise, elle me prêta différentes raisons qui ne me laissèrent bientôt plus aucun doute sur ses sentiments à l'égard de ma protégée. Tout en protestant de son désir de lui être utile et de m'être agréable, je vis bien que M^{me} d'Ebly se retranchait derrière sa conviction et ses préjugés peu chrétiens, et je ne lui parlai plus de la jeune orpheline. Je dois dire pourtant qu'elle la fit venir auprès d'elle et lui donna quelques vêtements hors d'usage avec lesquels Louise put s'habiller elle-même.

Ah ! qu'il en fut autrement de la part de M^{me} Crozet d'Eligny, relativement à sa sollicitude pour Marie ! Non-seulement celle-ci fut visitée presque chaque jour, mais encore elle dut prendre avec la fille de sa protectrice les leçons qui lui étaient données, en sorte qu'elle reçut cette éducation première de l'enfance, favorable à toutes les conditions que dans la suite elle peut remplir.

La jeune Fanny Crozet prit en amitié son émule. Son bon cœur souffrait de la trouver moins bien mise qu'elle ; aussi, ayant vu sa mère donner à l'orpheline ceux de ses vêtements qui étaient usés ou tachés, elle-même faisait des trous à ses robes pour hâter l'instant où elles seraient destinées à Marie.